

LA GUERRE ET LA PAIX :
LE ROMAN DU FAUX ET DU DOUBLE,
DE LA FORMATION ET DE LA FOULE

Francesco Radicioli Chini
LLCER L3
Université de Strasbourg (France)

WAR AND PEACE: A NOVEL ABOUT FALSEHOOD AND THE DOUBLE,
ABOUT THE GROUP AND THE CROWD

Francesco Radicioli Chini
LLCER L3
University of Strasbourg (France)
francesco.radicioli@etu.unistra.fr

Quand on s'apprête à « oser » analyser *La Guerre et la Paix*, on peut justifier toute maladresse ou faute d'interprétation par la difficulté et la portée du roman. L'immensité de l'œuvre rend tout résumé compliqué à réaliser. De plus, l'auteur parsème son récit de longues et alambiquées réflexions qui interrompent et ralentissent le rythme de la narration. L'action embrasse une période s'espaçant de 1805 à 1820, si bien que les moments les plus saillants se concentrent sur quelques passages clés : la guerre de la Troisième Coalition, la paix de Tilsit (aujourd'hui Sovetsk dans l'oblast de Kaliningrad) pour atteindre son paroxysme dans la campagne de Russie de 1812. Toute édition, soit-elle russe, française, italienne ou anglaise, dépasse abondamment les mille pages alors que la longue liste de personnages, souvent épisodiques, effrayerait tout lecteur doté d'une grande voracité littéraire puisque cette multitude embrouille la recherche d'un seul héros.

Pour comprendre l'enjeu de cette Iliade russe, il est tout d'abord indispensable de se pencher sur la vie de l'auteur de cet ouvrage car les différentes expériences de son existence et l'ambivalence de sa personnalité n'ont pas su éviter de l'influencer.

Il y a cent-onze ans naissait dans le petit domaine de Iasnaïa Poliana, dans l'actuel oblast de Toula, Lev Nikolaïevitch Tolstoï, fils de Nikolaï Ilitch Tolstoï, aristocrate désargenté et ancien militaire des guerres russo-napoléoniennes et de la comtesse Maria Nikolaïevna Volkonskaïa. Contrairement aux origines plutôt modestes ou moyennes des différents écrivains qu'il avait côtoyés, Tolstoï était issu d'une remarquable famille de la noblesse russe, dont l'ancêtre fondateur serait un certain Andreï Kharitonovitch Tolstoï, dit « le Gros », ayant servi le prince de Moscovie Basile II. D'après des récits plus mythifiés, Andreï Kharitonovitch serait à son tour l'arrière-petit-fils d'un guerrier légendaire d'origine lituanienne appelé Indris qui se serait installé dans la région de Tchernigov, en Ukraine actuelle. Après des décennies de service, les Tolstoï acquirent une certaine notoriété vers la fin du XVII^{ème} siècle grâce aux relations tissées avec le clan des Miloslavski, dont était issue l'épouse du tsar Alexis Romanov. Ces origines remarquables exercèrent un poids considérable sur la personnalité de Tolstoï. De fait, comme Pietro Citati (Citati 2018 : 23) nous le raconte, le premier geste dans lequel on surprend un Tolstoï adolescent est celui de se regarder dans son miroir. Il demeure debout, il contemple ses froids yeux bleus, sa moustache lui noircissant doucement le visage et ses traits revêches rappelant plutôt ceux d'un pope, d'un paysan que ceux d'un aristocrate. Aucun homme n'a jamais connu une telle ivresse de soi-même. A travers son visage, il croit avec un certain goût napoléonien que « du haut de ces pyramides cinquante siècles le contemplent » et que « le monde entier périrait si je m'arrêtais » (Citati 2018 : 32) (s'il s'y arrêtais). Il est persuadé par la conviction de parvenir à identifier sur les sillons de son visage l'entièreté du monde : la guerre et la paix, les vivants et les morts, le passé et le présent. C'est bien évidemment dans ce miroir, où se cachent tous les personnages décrits d'une plume précise que, ce qui avait été réputé comme le rêve d'un visionnaire, devint finalement *La Guerre et la Paix*.

Plusieurs grands connaisseurs de l'ouvrage tolstoïen, ainsi que sa philosophie et de ses doctrines, sont persuadés que, bien que l'esprit humain puisse être marqué par différents types de narcissisme, Tolstoï attrapa la forme la plus néfaste, c'est-à-dire la forme luciférine qui remet en cause les privilèges et les droits de Dieu. Comme l'on a affirmé précédemment, Tolstoï était fier et se vantait du passé enviable de ses ancêtres anciens et récents, il « vénérât » presque toutes les lettres cyrilliques qui donnaient naissance à son nom. Il nourrissait la conviction d'être une personne surdouée hors du commun qui anticipait de manière épouvantable son époque, ce qui se traduisait bien sûr, comme c'est toujours le cas pour les esprits précoces et « illuminés », dans l'impossibilité de connaître une collectivité ou tout simplement un individu quelconque capables de comprendre, de traiter et de soulager ses

LA GUERRE ET LA PAIX...

douleurs. En quelques mots, la vanité fut toujours son talon d'Achille. De fait, quand il arriva au Caucase, terre sauvage et nullement indulgente, dont les peuples n'étaient que partiellement « apprivoisés », il réalisa à quel point sa vanité pouvait obséder son existence :

La vanité est une passion incompréhensible, un de ces maux comme les épidémies, la famine, les sauterelles, la guerre, par lesquels la Providence châtie les hommes... C'est une sorte de maladie morale à l'instar de la lèpre – elle en atrophie une partie mais mutile le reste -, elle s'insinue petit à petit et sans que l'on l'observe, elle pénètre ensuite dans l'organisme entier ; il n'y a aucune attitude qu'elle ne vicie ou dénature pas, - c'est une maladie vénérienne ; si l'on la chasse d'un lieu, elle se manifeste plus puissamment dans un autre. J'ai beaucoup souffert pour cette passion – elle a gâché les meilleures années de ma vie et m'a soustrait pour toujours toute ma fraîcheur, l'audace, la joie et l'initiative de la jeunesse. (Citati 2018 : 81)

De la même façon qu'il s'aimait, il se trouvait détestable et haïssable. Comme l'affirmeront ses enfants et sa femme Sofia Tolstaïa, née Bers, il n'est guère de personne plus déséquilibrée par rapport à lui, même son humeur suivait une ligne très irrégulière alternant régulièrement allégresse et tristesse, angoisse et paix. Il tombait amoureux d'objets et de loisirs toujours nouveaux : à peine une chose était-elle conquise et intériorisée, qu'il ne s'en occupait plus et la négligeait complètement. Pour imaginer les mouvements de la « balançoire de son existence », il suffit de penser que Gorki, grand écrivain soviétique, se référait à lui en l'appelant « le plus rusé des dieux » (Citati 2018 : 41). Ces changements d'humeur soudains traversèrent toute sa vie et l'empêchèrent de mener une existence sereine, alors qu'il devint célèbre pour ses doctrines pacifistes. Tout objet de son environnement quotidien qui l'effleurait était susceptible de le faire éclater en larmes, même l'acte de rédiger une lettre ; et s'il ne larmoyait pas, il se plongeait, depuis sa plus tendre enfance, dans les rêveries en se cachant sous les couvertures, où il songeait à être un petit orphelin quémandant de l'argent dans la saleté des rues ou un preux combattant de la patrie que l'empereur remerciait avec les plus grands honneurs, ce qui est le cas pour quelques personnages de *La Guerre et la Paix*. Comme Piero Citati le propose à nouveau :

s'il n'avait pas rêvé, avec une sorte d'ostentation obsessive, d'être les autres êtres humains ; s'il n'avait pas songé de devenir un animal ou une couleur ou un nuage, il n'aurait jamais éduqué sa prodigieuse capacité d'identification romanesque. (Citati 2018 : 44)

Si d'un côté on peut présumer que Tolstoï souhaitait s'élever au-dessus de l'humanité par son imagination galopante, d'un autre côté on peut sûrement affirmer qu'il employait ces

évasions pour échapper aux grisailles et à la pénible et barbante routine de notre existence. Cette irrépressible aspiration à l'intensité de l'existence se concrétisa dans les différents voyages qu'il entreprit.

Avant de passer à travers la frivolité et la naïveté des villes européennes, il est indispensable de citer ses premières expériences en tant de soldat en Crimée et au Caucase, où il arriva au début de l'été 1851 pour y rester pendant trois ans et où sa représentation de la guerre fut considérablement façonnée. De la nature luxuriante et des arômes sylvestres des forêts majestueuses de Iasnaïa Poliana, Tolstoï plongea dans le paysage morne du Caucase où de timides arbrisseaux tachaient le sol aride de la steppe pontique. Il se consacrait à la chasse : téméraire, il s'aventurait dans les riches bois caucasiens où il chassait, à l'affût de gibier le long des berges du Terek. Dans ces effluves de nature, il était parfois saisi par le désir de la bataille dont il faisait souvent l'expérience quand les sifflements des projectiles passaient juste au-dessus de sa tête en tuant des chevaux ainsi que les quelques soldats russes qui se repliaient, chassés par les montagnards. Sa vanité intarissable lui suggérait qu'il surmonterait toutes les épreuves dérivant de la guerre.

Aux portes du printemps 1854 il était à Bucarest où sévissait la guerre de Crimée, dont les lueurs, les scènes et les gestes des soldats trouveraient un écho dans les descriptions des batailles de *La Guerre et la Paix*. « Quand il participa au siège de Silistra » raconte Citati, « la guerre lui parut un spectacle qu'un dieu inconnu avait organisé pour la joie de l'œil » (Citati 2018 : 69). On peut expliquer la passion que Tolstoï avait développée pour la guerre par le biais de sa quête de nouvelles intensités. De fait, la guerre, pleine des échanges de boulets, des gâchettes encore chaudes des balles tirées et colorées par la rougeur des feux d'artifices de l'artillerie, lui permettait de s'évader des journées les unes égales aux autres en lui proposant de toutes nouvelles émotions. Mais la perception tolstoïenne de la guerre changea sensiblement. Le siège de Sébastopol, auquel il avait participé, lui ouvrit une toute nouvelle optique sur la guerre qu'il avait pourtant énormément idolâtrée. À ses côtés, entassés les uns sur les autres, gisaient les cadavres de milliers de soldats qui peu avant avaient tous été des hommes animés d'espoirs, de désirs et d'envies. Mais le véritable tournant se produisit pendant son séjour en Europe. Des bien décorées salles de jeu du casino de Baden-Baden, où il perdit des milliers et des milliers de roubles ; il passa par Varsovie pour débarquer à Paris. Ce fut notamment dans la Ville Lumière que Tolstoï comprit les esprits cachés sous les champs de batailles. Un jour, il se réveilla très tôt pour se rendre sur la Place de la Roquette et assister à l'exécution d'un assassin. La lame de la guillotine descendant avec élégance et tranchant le chef du criminel au corps débordant de puissance, la tête ensanglantée qui

tombait avec un son sourd pour rouler dans une corbeille. La nuit, il ne parvint pas à dormir. Il se rendit donc compte qu'au Caucase et qu'en Crimée, il avait participé en première ligne aux horreurs entraînées par la guerre. Il fut particulièrement dégoûté par la nature du fait commis sur la place de la Roquette puisqu'il s'agissait du fruit d'un esprit raisonnable, calme, placide, autrement dit « civil ». Cela résonna à plusieurs reprises pendant la rédaction de *La Guerre et la Paix*. Si dans les premiers chapitres de l'ouvrage la guerre en Autriche et en Pologne est racontée d'une manière plutôt neutre pour glisser parfois vers une description plus fascinante et charmante, les batailles des derniers chapitres sont marquées par une certaine « maladresse » dans les déplacements des troupes, ce qui trahit les facettes déplorables de la guerre : les hommes sont surpris en train de voler les bottes des camarades tués alors qu'avant les scènes belliqueuses étaient imprégnées de l'esprit de camaraderie ; les villages sont brûlés et saccagés, les recoins des hôpitaux débordent de membres amputés, sur les civières on entasse nonchalamment les corps des hommes décédés, terriblement hâves et décharnés, mangent avec cupidité des ragoûts dans des gamelles crasseuses.

L'épiphanie vécue par Tolstoï pendant son séjour à Paris engendra un tournant pacifiste dans son esprit. Il commença par chercher du confort dans la religion mais l'ignorance de l'Église orthodoxe russe l'horrifia au point qu'il se sentit poussé à formuler une propre version du christianisme, autrement appelée tolstoïsme par ses successeurs : le végétarisme, l'ascétisme, la chasteté, la non-violence, l'abstinence à l'alcool devinrent les pierres angulaires de ce courant. Pour prôner encore plus son idéal de paix perpétuelle entre les hommes, Tolstoï se déclara espérantiste convaincu dans une lettre qu'il adressa au cercle espérantophone de Voronej pour apprécier le rêve de compréhension universelle à l'aide de cette nouvelle langue conçue par l'ophtalmologue juif d'origine polonaise Louis-Lazare Zamenhof. Profondément persuadé des effets bénéfiques de l'éducation, il s'engagea dans la pédagogie en ouvrant une petite école aux parois bleues et roses sur sa propriété afin de donner une formation aux enfants paysans des alentours. Malgré des réticences et la méfiance initiales des parents, au bout de quelques semaines l'école arriva à accueillir plus de sept-cents jeunes élèves des hameaux adjacents dans des salles équipées d'échantillons de minéraux, papillons, plantes. L'aménité de la nature apaisait l'esprit tourmenté de Tolstoï tout en allégeant aussi la lecture de *La Guerre et la Paix*, car entre un épisode de guerre et l'autre se faufilent de merveilleuses esquisses de la nature.

En dépit de ces élans vers ses nouvelles activités à son retour dans sa tenue de Iasnaïa Poliana, les anciens défauts de sa personnalité réémergent. La vie maritale, aux journées sillonnées par les escarmouches et chamailleries avec sa femme, lui devenaient au fur et à

mesure trop étroites et il commença à haïr le quotidien du domaine. Ce processus d'éloignement culmina en 1910, lorsqu'il quitta secrètement sa maison en direction du monastère de Optyna Poustine où vivait sa sœur. Saisi par la fièvre et la fatigue d'un corps désormais inapte à réaliser ses efforts mentaux, il s'éteignit dans la froide gare d'Astapovo le 20 novembre 1910. La Russie entière entra en deuil.

Quand le rideau se lève et que l'on accède au plateau de *La Guerre et la Paix*, on est tout de suite projeté devant les portes du salon d'Anna Pavlovna Scherer. En les franchissant on est introduit dans le royaume du faux. Que se cache-t-il derrière le sourire de certains personnages ? Quelles sont les réelles ambitions d'une femme apparemment frivole et naïve ? Avec sa plume précise, légère et rapide, Tolstoï représente les différentes facettes du faux, comme s'il était reconnaissant aux hautes sphères moscovites et pétersbourgeoises de lui avoir ouvert leurs portes pour qu'il en décrive les intérieurs. Bien qu'il soit conscient de l'esprit vide des personnalités qui fréquentent le salon d'Anna Pavlovna, Tolstoï demeure quand même fasciné par l'élégance des rencontres, la lumière jetée sur les murs par les centaines de bougies, la splendeur des cristaux, les arômes des vins français et hongrois, le cliquetis des couverts en argent sur les assiettes. Il adore également la légèreté et le poids inexistant des vêtements féminins, dont on dirait qu'il tombe parfois amoureux. Ce faste et ces décorations ne contribuent qu'à falsifier la réalité : la future Hélène Bézoukhova abandonne les habits d'une femme stupide et vide en devenant la reine de Saint-Pétersbourg; Anatole Kouraguine efface son allure d'obtus coureur de jupons en se présentant sous la lumière d'un preux et beau chevalier. Encore plus que par les apparences, Tolstoï est également envoûté par le caractère éphémère, vide et futile des mots résonnant dans les salons moscovites et pétersbourgeois, ce qui lui vaut le mérite d'avoir su représenter l'inconsistance dans la plus gracieuse de ses formes.

La fête ouvrant les portes sur l'univers de *Guerre et Paix*, qui a lieu un soir du mois de juillet 1805, ne remplit pas seulement une fonction introductive, mais elle permet également de faire une première connaissance des personnages pour préparer dûment le public aux aventures futures. Les invités arrivent les uns après les autres : le prince Vassili Kouraguine avec ses enfants Hélène et Hyppolite, Lise et Andréï Bolkonski, le noble Montemart, l'abbé Morio, Pierre Bézoukhov, la princesse Droubetskaïa et beaucoup d'autres figures sur lesquelles Tolstoï préfère se taire temporairement. Comme il est naturel, les personnages prennent des nouvelles sur les derniers épisodes sensationnels s'étant déroulés dans la Palmyre du Nord et dans le Troisième Rome, tout en s'informant sur l'actualité gravitant autour de la figure de Napoléon. Grâce à ces conversations Tolstoï fait comprendre au lecteur

qu'il assiste en réalité à une sorte de pièce théâtrale. En fait, dès les premiers mots on s'aperçoit qu'ils portent tous un masque qu'ils ont peut-être choisi, ou que la société, avec ses mœurs et ses habitudes, leur impose. Le prince Vassili parle de manière très « paresseuse », Andréï discourt avec les invités avec indolence, la princesse Droubetskaïa porte un masque mouillé de larmes, Hélène se pavane avec sa monumentale beauté et même les domestiques portent un masque quand ils demeurent debout, feignant comprendre les échanges en français. Un seul personnage se faufile dans les salons d'Anna Pavlovna sans porter de masque : Pierre Bézoukhov, « jeune homme épais, corpulent, à cheveux ras, à lunettes » (Tolstoï 2010 :77) qui, méconnaissant cet art du double, offense les présents à cause de ou grâce à sa spontanéité.

Tolstoï se promène allégrement dans cette mer de masques qu'il a générée et il s'amuse encore plus en levant ceux que lui-même a posés sur les visages de ses personnages. Pendant que le prince Vassili adresse un sourire à Anna Pavlovna, ses rides se ratatinent à la commissure des lèvres en faisant émerger quelque chose de curieusement grossier et désagréable. Quelques paragraphes plus tard on remarque une bizarre irritation pleine d'aigreur dans les larmes zébrant le visage de la princesse Droubetskaïa.

Quelques jours après ces deux personnages se déclarent ouvertement une guerre dont les enjeux ne reposent pas seulement sur l'immense patrimoine laissé par le comte Bézoukhov à son fils illégitime Pierre, mais aussi sur l'hégémonie de la société du faux. Elle est filtrée par son regard engourdi et ensommeillé, qui ne comprend rien de ce qui se passe dans les couloirs de son père. Le résultat de ce point de vue est la description de la mort dans le monde du faux : fatuité, irrévérence, insolence, avidité et méchanceté instaurées par la chasse à l'argent, les fausses larmes et les gestes automatiques. Lors des derniers souffles de vie du comte Kiril Vladimirovitch Bézoukhov, « hautaine figure, vaste front auréolé d'une crinière léonine de cheveux blancs, beau visage d'un rouge jaunâtre à qui des rides puissantes donnaient un si grand caractère » (Tolstoï 2010 : 58), la princesse Droubetskaïa, qui n'enlève pas son masque imbibé de larmes, arpente les couloirs du palais en emportant tout ce qu'elle trouve sur son chemin, elle dédaigne les domestiques, tout en faisant couler quelques larmes de temps en temps pour ne pas trahir ses véritables buts. De manière éhontée, elle pénètre dans les pièces du défunt comte Bézoukhov où elle fouille dans ses papiers pour découvrir des secrets qu'elle ne garderait que pour favoriser ses intérêts et atteindre ses propres buts dans une optique très machiavélique.

Dès les premiers pas qu'il meut dans la demeure du feu comte Bézoukhov, le prince Vassili Kouraguine reconnaît tout de suite son infériorité face aux machinations de son adversaire. Son « ignorance » et son manque de « familiarité » avec la mort, qui sont par

contre des qualités mieux maîtrisées par les femmes, l'empêchent de rattraper le décalage s'étant instauré entre lui et la princesse Droubetskaïa. C'est pour cette raison que la bataille s'achève avec la victoire de cette dernière : elle assure à Pierre la quasi-totalité de son héritage tout en parvenant à garder quelques roubles pour elle ainsi que pour l'avenir de son fils Boris.

En dépit de la cuisante déconfiture, le prince Vassili recommence dès le lendemain matin à orchestrer de nouveaux plans astucieux ayant pour centre névralgique l'attraction de Pierre pour sa fille Hélène. En effet, quoiqu'il se sente séduit et ensorcelé par sa beauté, une petite voix lui chuchote à l'oreille qu'il ne devrait pas choisir tel « bonheur » comme il conviendrait aux gens qui ne possèdent pas ce qu'il a. Pour que ses plans se réalisent, il invite un petit cercle d'élus à la fête de Hélène. Après le banquet, Pierre et Hélène s'amuse à bavarder seuls dans une pièce. On voit soudainement que le prince se lève pour se diriger à grands pas vers le salon où cet entretien amical a lieu. Il les saisit par le bras en admettant avoir pris conscience des volontés des deux. Il a tout inventé : aucun mot décisif n'a été prononcé, néanmoins, il n'avait pas été prévenu de la part de sa femme, comme il défend. Les lèvres de Pierre se posent délicatement sur celles d'Hélène qui apparaît plutôt vexée et, n'oubliant pas les mots qu'il faut dire dans ces occasions, il s'exclame un « je vous aime » d'une telle formalité qu'il se sent dégoûté par lui-même. Le faux a accouché un énième mariage.

Les années s'écoulent inexorablement et la fréquentation des salons des deux principales villes russes change radicalement. On oublie les conversations qui animaient jadis les salons d'Anna Pavlovna, la princesse Droubetskaïa s'éclipse pendant des années et le prince Vassili disparaît du devant de la scène une fois ses plans mesquins réalisés. C'est le salon de la comtesse Hélène Bézoukhova qui accueille les plus éminentes personnalités de la société russe. Comme l'observe Citati, ce n'est pas sans raison que la fille du prince Vassili a le même prénom qu'Hélène de Sparte et de Troie (Citati 2018). Même si sa beauté fascine tous les personnages masculins qu'elle effleure, sa sensualité est loin d'être comparable à la vitalité et à la sensualité émanant de Natacha Rostova. Si on cherche à trouver des points en commun, on s'aperçoit tout de suite que celle de Hélène est une sensualité opaque, stérile, fausse ; son sourire n'a rien d'heureux, il est faux. Quand on fait sa rencontre dans le salon d'Anna Pavlovna, on se dirait qu'elle manque d'intelligence et qu'elle est bouchée à l'émeri. Pendant que l'ambiance se colore des diverses conversations, elle demeure assise en observant son bras nivéen, remettant en position son sein, ajustant sa guêpière et analysant avec une extrême attention les manières et les expressions faciales d'Anna Pavlovna pour les disséquer, les interioriser et en faire étalage dans son propre salon futur. Quelques années plus

tard, les ambassadeurs sont ravis d'être invités chez elle, où ils lui font des confidences concernant des affaires diplomatiques très délicates ; le prince Bilibine garde une liste des expressions les plus sagaces et perspicaces pour les égrener en sa présence afin de l'époustouffler. Bien qu'elle soit entourée par les grandes têtes pensantes de l'époque, dont des bouches sortent des florilèges de philosophie et de politique, elle demeure imperméable à ces contacts. Néanmoins, Pierre connaît parfaitement le caractère grossier que sa femme cache derrière ses gracieux sourires. Cet énième masque vacille très maladroitement quand elle perd son faux calme et son sang-froid théâtral et donne libre cours à toute son inélégance en hurlant hystériquement à la nouvelle du divorce voulu par Pierre.

La transformation de jeune fille stupide à grande dame des salons pétersbourgeois demeure encore une question demeurant sans réponse. Toutefois, on peut affirmer sans le moindre doute que la victoire d'Hélène au sein de la société pétersbourgeoise aide à condamner le règne du faux. Les descriptions élaborées et présentées par Tolstoï érigent un mémorandum à une femme dépourvue de toute énergie personnelle qui finit par s'effacer elle-même quand elle décède d'une fausse couche accompagnée par les commérages de mauvaises langues bavardent sur sa grossesse suspicieuse. Mais d'autres personnages sont également assujettis à cette règle du double qui ne se colore par de teintes de l'hypocrisie mais de celles du roman de formation. Natacha Rostova, que le lecteur connaît par ses mœurs enfantines dès les premières pages, où elle dérange les entretiens des parents pour poser des questions sur les gâteaux du dessert, croît, tout en devenant une vraie noble femme capable de séduire et de se refuser avec élégance à tout homme qu'elle côtoie. Profondément bouleversée par la trahison vis-à-vis du prince Andréï Bolkonski, savamment orchestrée dans les coulisses par le prince Anatole Kouraguine, elle est ravagée par son geste déplorable jusqu'à ce qu'elle soit pardonnée par le prince Andréï sur son lit de mort. Elle parvient à trouver le bonheur conjugal dans son union avec Pierre.

Ce changement d'attitude concerne bien aussi la mère de Natacha, la comtesse Natalia Rostova, laquelle assume la posture d'une mère plus mère et moins maîtresse de maison lorsque sa fille est confrontée aux attentes, aux responsabilités, aux craintes et aux douleurs qui dérivent de l'entrée dans l'âge adulte. Pierre aussi est asservi à l'évolution personnelle. Suite à la soirée passée chez Anna Pavlovna, il intègre la vie dissolue des jeunes officiers, tels Anatole Kouraguine et Hyppolite. La nuit de beuverie qui s'ensuit pousse les noceurs à attacher un haut-commissaire de police à un crochet pour le jeter dans la Moïka, ce qui s'achève par le bannissement de Pierre de la ville des tsars. Du jeune maladroit, replet, binoclard et chauve, on fait connaissance avec un homme qui enquête sur sa vie. Il admet ses

faiblesses et cherche à mûrir. Les vécus et les ennuis quotidiens de la vie maritale génèrent un homme qui prend les rênes de sa vie et qui sort de la torpeur poisseuse qui l'a saisi. Cette évolution, entraînée par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie russe et du spectre de la mort lors d'un duel, l'amène à s'engager dans l'activité sociale dans le but d'améliorer la vie de l'humanité. Cela démarre par la reprise en mains de ses propriétés jusqu'à devenir l'un des premiers maîtres à affranchir ses serfs avant que la loi ne l'impose formellement en 1861. En regardant par la serrure de son manoir, on l'aperçoit en chemise de nuit rédigeant de longues épîtres pour ses confrères. Il ouvre les yeux sur la sottise et sur la noirceur de l'âme de sa femme Hélène, il part à la guerre malgré les sarcasmes des soldats quand il monte à cheval. Il est fait prisonnier par les Français, sous lesquels il est sujet aux privations et aux douleurs de la captivité, symbolisées par son aspect émacié et ses orteils gelés. Ce parcours de vie très intense donne ses premiers fruits juteux quand Tolstoï semble l'insérer dans la bible de l'insurrection décembriste de 1825, mais, de son vivant, Pierre se contente d'atteindre le sommet du bonheur suite à ses noces avec Natacha Rostova.

Le principal acteur de ce double sans méchanceté est sans doute le vieux prince Nikolaï Andreïevitch Bolkonski. Quand on l'entrevoit pour la première fois dans son manoir de Lyssyé Gory, il est affairé dans « l'oisiveté » quotidienne de ses loisirs ayant survécu au siècle précédent. Ses mains sont constamment occupées : des leçons de géométrie et d'algèbre dispensées à sa fille, on passe aux contrôles sur les constructions et les activités de jardinage. Rien ne pourrait être plus ancré dans l'esprit des Lumières que lui : il aime bien affirmer que les principaux vices sont l'oisiveté et la superstition. Il impose dans sa demeure la loi abstraite des chiffres et des opérations arithmétiques. Il faut impérativement que tous les horloges et pendules sonnent à la même heure. Il se consacre à ses activités préférées en y consacrant les mêmes minutes qu'il a prévues sur son emploi du temps mental aveuglément observé. Toute défaillance dans ce système harmonieux altère considérablement son humeur et sa raison. Il ne se retient pas de punir son majordome Lavrouchka de la déportation en Sibérie pour avoir osé servir le thé avec quelques instants de retard. Toutefois, il demeure prisonnier de sa raison bien aimée. En effet, elle ne lui concède que le seul privilège du regard impartial : aucune illusion ne peut le hanter et le caractère froid et stérile de sa manière de rire lui autorise de ridiculiser le ridicule et de dévoiler toute apparence fallacieuse. Cela permet de tisser un parallèle avec la précision du regard de l'auteur même. Par rapport à Pierre et Natacha Rostov, il est incapable de rire de bon cœur en raison de son incapacité de laisser libre cours aux sentiments qui lui obstruent l'âme, engagés dans la prison de la *ratio* pour laquelle il a sacrifié toute sa vie. C'est précisément pour cette raison que Tolstoï ne perd pas l'occasion de

souligner le caractère mensonger de son sourire. Cependant, il serait extrêmement erroné de définir le vieux prince Bolkonski comme hermétique à toute émotion positive. De fait, il nourrit un profond sentiment d'amour paternel vis-à-vis de sa fille Marie, mais il assure être incapable de l'exprimer correctement à cause de la candeur et de la simplicité enquiquinantes de sa fille, de sa manière de s'aliéner constamment du monde concret pour se cloîtrer dans ses pensées jusqu'à déboucher dans le mysticisme délirant qui dérive de la fréquentation assidue de l'église du village. C'est pour cela qu'il se contente de tourmenter sa fille à l'aide de l'égoïsme, de la méchanceté : Marie est incessamment chassée pendant les leçons par la faute de sa naïveté, il la traite avec froideur lorsqu'on apprend la mort du prince Andreï, il dédaigne sa vue en lors des repas journaliers, il s'amuse à l'humilier en présence d'autres habitants de la maison et de la tancer avec les pires invectives quand il demeure rarement seul avec elle. En dépit des énergies investies dans le prosélytisme de la raison, ce n'est que dans la mort que la seule vraie vérité de sa vie se manifeste. Pétrifié par une paralysie soudaine et aigri par les cuisantes déconfitures de l'armée russe contre les troupes démoniaques de l'Antéchrist, il reste couché sur son bien-aimé canapé avec un regard insensible et inexpressif. En tentant de proférer ses derniers mots, il s'arrive qu'à râler, pleurnicher et gémir ; il saisit ensuite la main délicate de sa fille, en la conduisant sur toute sa poitrine comme s'il cherchait le bon endroit où la poser. « Je t'ai appelée pendant toute la nuit » (Tolstoï 2010 : 675), parvient-il à dire en lui adressant de tendres noms qu'il prononçait, peut-être, pour la première fois en plus de soixante-dix ans. Les vieillards expérimentés issus de la noblesse catherinienne continuent à évoluer même au moment de leur trépas.

Napoléon ne peut pas non plus s'échapper à ce dictat du double, dont il résulte un personnage très nuancé et ambivalent. En effet, bien que tout manuel d'histoire russe tende à le démoniser en le comparant à la figure de l'Antéchrist, Tolstoï en donne une image considérablement plus opaque, qui oscille entre cruauté et fermeté mais très respectueuse de la valeur et de la prouesse. Cela émerge de façon très tangible lorsqu'il ordonne qu'Andreï Bolkonski et ses camarades, gravement blessés et moribonds, reçoivent les meilleurs soins avant de voir des décorations dorées paraître sur leur uniforme, ce qui contribue à balayer l'allure méphistophélique que les Russes lui avaient attribuée. L'auteur le farde d'une teinte plus cynique et dérangeante quand, sur le sol d'Austerlitz, on le voit en train de contempler un cadavre sauvagement décapité sur la neige maculée par les éclaboussures de sang venant de sa chair, et apprécier le spectacle offert par la guerre. D'autres phrases élogieuses lui sont gentiment adressées quand il accueille avec grand respect les messagers russes apportant les mots de l'empereur Alexandre. D'un autre côté, les descriptions psychologiques que Tolstoï

en donne font émerger un Napoléon plus discutable et moins honorable. En effet, lorsqu'il reçoit le messager Balachov, l'auteur justifie son comportement par le biais suivant : « Il devait parler lui-même, tout seul, afin de démontrer qu'il avait raison, qu'il était bon, qu'il était grand, et il continuait de parler avec cette éloquence et cette outrance, auxquelles les individus gâtés par la nature sont si enclins » (Tolstoï 2010 : 421). Malgré cela, les premières bonnes impressions que le lecteur ait eues vis-à-vis de l'empereur des Français pourraient s'effondrer une fois Moscou atteint. Son esprit belliqueux le mène à prononcer des phrases peu flatteuses contre les Russes qui se replient, il invective également la Couronne en s'adressant à l'entourage du tsar avec l'appellatif injurieux de boyards, il ne se préoccupe absolument pas d'ordonner à ses soldats de respecter les lieux de culte des Russes ; les églises et les chapelles des villes et villages sont profanées et utilisées par les troupes napoléoniennes comme prisons temporaires, dépôts pour leurs maigres pillages et grabats pour reposer.

Si d'un côté toute la fausseté que Tolstoï dévoile à l'aide de sa plume sagace permet aux lecteurs de se focaliser sur le caractère double et ambivalent de l'individu, sur un autre versant on peut affirmer que *La Guerre et la Paix* peut être également considéré comme le roman de foule même si l'ouvrage a rarement été analysé par ce biais.

Nonobstant, en lisant les chorégraphies des soldats sur les champs en batailles, des citoyens dans les villes et des paysans dans leurs hameaux, on peut penser que *La Guerre et la Paix* vise à valoriser le caractère communautaire et solidaire de la Russie, les moments où la foule russe est présentée sous une lumière positive sont très rares, ce qui est extrêmement contradictoire, étant donné qu'il s'agit d'un roman dont l'objectif primitif devrait être celui de mettre en relief le prouesse et la débrouillardise des Russes.

Tout d'abord, il est indispensable de scinder l'océan humain de *La Guerre et la Paix* en deux groupes différents : la foule fermée et la foule ouverte.

La première est une foule structurée, régie par des règles et qui bouge en observant des paradigmes précis. L'exemple le plus probant est l'armée russe, dont les membres, entraînés aux manques et aux intempéries, agissent en suivant les commandements de leurs généraux et qui, dans un élan d'ardent patriotisme, chassent l'envahisseur Français. C'est le même type de foule qui apparaît dans le salon d'Anna Pavlovna dans les pages initiales du roman, qui obéit aux clichés sociaux et qui trouve échos dans les petits cercles des calomnieurs qui commèrent perfidement sur Hélène Bézoukhova et sur les personnages inconnus qui parasitent au sein des propriétés terriennes de Pierre. Tout compte fait, on peut paradoxalement affirmer que c'est la même foule de paysans qui, tout en paraissant se

déplacer en débandade, réussit à se discipliner et à se consolider pour aider les soldats afin de parvenir à mieux faucher et à repousser les troupes bonapartistes.

La deuxième est un groupe informel composé principalement des couches populaires assujetties aux débordements et aux désordres qui dominent la quasi-totalité de cette fiction tolstoïenne. La prose du roman se colore de ses teintes les plus obscures et ridicules quand la foule des superstitions, emmitouflée dans son florilège de croyances orthodoxes les plus parodiques, arpente les ruelles boueuses des villages dans des longues processions visant à exorciser la menace française. C'est la même foule du Carnaval de Moscou : les églises se transforment en tavernes, les maisons des nobles sont pillées et vandalisées, toutes les prisons et tous les hôpitaux psychiatriques sont vidés des criminels et des fous qui, une fois les rues de la capitale envahies, confèrent un aspect très burlesque aux scènes décrites mais au même temps extrêmement inquiétant. En dépit de la mort, c'est la même foule des cadavres amassés les uns sur les autres, des malades de typhus et de choléra désordonnement alités dans des lazarets de campagne, des soldats qui se pintent, qui séduisent des femmes inconnues et qui volent les derniers pauvres biens de leurs camarades endormis ou décédés de leurs blessures. L'aspect le plus caractéristique de ce second type de foule est décidément sa malléabilité. Dans un Moscou au bord de l'implosion, le comte Rostopchine accuse un marchand d'avoir diffusé des brochures philo- napoléoniennes. Il mobilise son exécution en dressant la foule contre ce bouc-émissaire occasionnel pour garantir un moment d'ordre dans une ville qui s'effondre. Il s'agit d'un moment hautement révélateur car Tolstoï met l'accent sur un seul homme, qu'il s'approche de la figure biblique de Pilate, qui parvient à se servir de la foule dans une optique foncièrement machiavélique afin de rétablir un certain contrôle à Moscou. Ce bref épisode qui se concentre en quelques brèves lignes pousse le lecteur à considérer le comte Rostopchine de anti-héros et la foule de lynche, ce qui s'avère être une scène profondément inconcevable dans un roman qui cherche à revaloriser la foule. Par ce biais Tolstoï suggère que l'Histoire ne se fait pas par de seuls hommes mais par une myriade d'actions éparpillées et opérées par des individus, eux aussi pensants et actants.

Le massacre de cet innocent pose deux questions cruciales sur le rôle de la foule : est-elle une victime ou est-elle un bourreau ? Comment peut-on diriger la foule pour l'utiliser en tant qu'instrument politique ? Malgré ces interrogatifs sans réponse, il est cependant indéniable que ces deux types de foule peuvent se contrebalancer dans l'optique d'un destin commun. En fait, si la Russie d'Alexandre I est arrivée à mettre en déroute la redoutable armée napoléonienne, elle le doit à la fusion de ces factions distinctes.

Pour conclure cette analyse, je me permets de mettre à nouveau en relief le double attribut de cet ouvrage canonique de la littérature russe et mondiale : le double de la guerre dont les descriptions, qui oscillent entre « merveilleux événement voulu par Dieu pour régaler les yeux des hommes » et « pire aberration produite par l'esprit humain » (Citati 2018 : 54), le double issu d'une déplorable hypocrisie sociale, le double des personnages et leur évolution au cours des longues années qui font office d'arrière-plan pour la fiction, le double de la guerre et de sa perception, le double de la foule. Sans égard pour cette dichotomie, on peut par contre détecter un moment de « cohésion » et de « intégralité » dans ce roman, comme il est irréfutable que *La Guerre et la Paix*, à l'instar de la *Zadonchtchina* médiévale et de *Vie et Destin* composé par Vassili Grossman au 20^{ème} siècle pendant la période nazie, peut être considéré comme l'épopée du peuple russe tout en entier. Ce n'est pas un hasard si durant le siège de Léninegrad de 1941-1944 Staline ordonne la distribution de plusieurs dizaines d'exemplaires afin d'inciter la population à résister.

Bibliographie

Citati 2018: Citati, P. Tolstoj, Adelphi, 2018.

Tolstoï 2010: Tolstoï, L. La Guerre et la Paix. Traduit par Bernard Kreise. Seuil, 2010.